



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

La semaine s'est passée d'une façon brillante; le bal de la préfecture de la Seine est le sujet de toutes les conversations féminines, car, en qualité de premier grand bal de l'hiver, il était la révélation des modes et des préférences qui distingueront la saison.

Encore tout ébloui du luxe de cette fête, des enchantements de la musique, des parures, du charme répandu sur une réunion aussi nombreuse que brillante, nous ne pouvons aujourd'hui parler que de son ensemble. Avec un peu de recueillement nous retrouverons les détails et nous y reviendrons. — Il y avait autant de robes en étoffes lourdes qu'en tissus légers; les façons de corsage seulement différaient. Les satins, moirés, damas et reps avaient des

corsages justes; les crêpes et tulles, des corsages froncés et drapés, toujours à plusieurs jupes superposées. Pour les coiffures, on remarquait généralement des bandeaux bombés, les bandeaux plats étaient réservés aux très-jeunes personnes. — Les cheveux relevés à la Marie Stuart, pour lesquels Alexandrine¹ a composé une coiffure ravissante. — Quelques coiffures à la Chinoise. — Nos voisines d'outre-mer seulement avaient conservé les boucles à l'anglaise, qui s'harmonisent si bien avec la délicatesse de leur carnation.

Les manches étaient très-courtes et très-ornées; sur quelques robes transparentes, elles descendaient jusqu'aux coudes, mais flottantes.

On remarquait nombre d'écharpes en

¹ Rue d'Antin, 14.

dentelles; d'autres en tulle semé d'or ou d'argent.

Voici, au hasard, quelques toilettes distinguées dans la foule qui se pressait à minuit :

Sur une robe de satin blanc, une jupe-tunique à la romaine, très-dégagée sur le devant, mais tombante derrière, en tulle brodé de perles, berthe découpée à pointes terminées par des glands ou perles. Demiturban posé très en arrière et retenu par deux petites plumes mêlées de perles blanches comme le reste.

Une robe moire antique, corsage avec draperies en gaze, se prolongeant transversalement sur la jupe, les draperies retenues de distance en distance par des nœuds en rubans et en pierreries.

Une robe en tulle citron, à plusieurs jupes garnies chacune de dentelle, le corsage, en satin, recouvert d'ornements de dentelle. Une guirlande et le bouquet de corsage, en groseilles rouges, à corsage de velours.

Une robe charmante était en grenadine rose, ornée d'une façon délicate en rubans or et argent, dont les pans flottants scintillaient aux lumières; sur le corsage plat, ils étaient reproduits en aiguillettes. Dans les cheveux blonds, une guirlande de roses brunes, sans feuilles, entremêlées de grappes en diamants.

Une robe de damas vert-chou était ornée de franges en plumes, surmontées d'une torsade en argent, et la berthe semblable; un petit bord de blonde d'argent et têtes de plumes était assorti à la robe.

Beaucoup de jupes de tulle avec bouillonnés de tulle, montant jusqu'au genou, capitonnés en pâquerettes, en bluets, en clochettes, et les fleurs assorties pour la coiffure.

D'autres, en tulle également ou en crêpe lisse, avec une multitude de petites ruches en rubans. — Une robe de velours épinglé bleu de ciel, à garniture de blondes d'or; un touet Alexandrine, en velours rose, avec plumes, roses à grains d'or, posées de chaque côté. — Des robes de satin, brodées à plusieurs rangs, en soie et or, soie et perles. — Des robes de taffetas en toutes nuances, ornées de bouillonnés ou de volants très-légers. — Des robes de crêpe à

plusieurs volants découpés et posés en guirlandes fixées par des bouquets. — D'autres, en crêpe également, à plusieurs jupes ayant chacune un cordon de fleurs. — Une robe en tulle rose avec d'étroits volants de blonde montant presque jusqu'au corsage. — Une autre en tulle blanc, à trois jupes, garnies chacune de sept galons en argent.

Il y avait, en général, une grande quantité de fleurs sur les robes et dans les cheveux; les plus beaux diamants, montés en aiguillettes et en feuillages légers, s'entremêlaient aux jolies fleurs de Cartier¹, plus que jamais remarquables cette année par leur fraîcheur, leur éclat, leur légèreté. On eût dit comme des rosées de diamants, sur ces bouquets et ces guirlandes, qui semblaient la réalisation du jardin des Hespérides.

On remarquera, d'après le premier aperçu, que l'or, l'argent, les perles et les pierreries sont très-employés pour les toilettes de bal. Le crêpe et le tulle, mêlés dans leur simplicité, sont exclusivement réservés aux jeunes personnes.

Les sorties de bal et manteaux étaient aussi fort élégants. — En moire blanche ou rose, garnie de fourrure; en velours, ouaté de satin blanc; en satin, orné de broderies en chenille; celle de la duchesse de V. nous a frappés par son capuchon tout en dentelles superposées, dont la dernière, au bord, un peu froncée, formait voile; cette sortie, en satin gros bleu, était doublée d'hermine.

A propos d'hermine, nous dirons que les femmes qui ne dansent plus avaient des robes à corsages montants, mais très-ouverts, dont quelques-uns étaient bordés en hermine se prolongeant sur la jupe ouverte sur les côtés. D'autres avaient le même ornement, en point d'Alençon, posé sur de très-riches étoffes de moire antique, de lampas et de satin damassé.

ALEXANDRINE. — Nous voudrions pouvoir citer les coiffures charmantes qu'Alexandrine avait envoyées à la grande fête de l'Hôtel de ville; mais elles perdraient à être décrites, car c'était ou des plumes, — ou du velours et des diamants assortis avec

ne grâce indéfinissable, — ou de la gaze et des fleurs légères comme le souffle qui ne peut se traduire. Nous ne parlerons donc, quant à présent, que des chapeaux qu'elle prépare pour les visites de fin d'année.

Alexandrine a payé tribut à la mode, en façonnant des chapeaux de feutre. Nous préférons les blancs, qu'elle orne de satin et de petites plumes; sur ceux de couleur, elle ne pose qu'un nœud, mais elle les double en satin blanc, avec des ornements de velours sur la passe.

Pour chapeaux de velours, le nacarat est fort à la mode: Alexandrine y pose deux hérons ou deux cazoars, couleur sur couleur.

Des capotes de satin, ornées de blondes sous la passe.

Chapeaux de visite, en velours épinglé, avec blondes de couleur.

Chapeaux de satin, ornés de dentelles.

Chapeaux en velours plein, couleurs tendres, avec traverses en velours épinglé.

Nous ne parlons pas des petits *bonnets* pour réception chez soi ou dîners en ville; on sait avec quel goût ils sont créés par Alexandrine. Nous insisterons pourtant, sur sa coiffure *jeune femme*, en blonde et velours, qui sied si bien au visage, tout en ménageant le luxe de la chevelure.

Dans les observations de détail du bal qui occupe encore tout Paris, nous citerons les nouvelles garnitures de gants de Mayer¹, et les éventails remarquables de Duveleroy².

Il y avait aussi un grand luxe de mouchoirs; ils sont composés, en général, d'un très-petit carré de batiste, agrandi par un large entourage en angleterre, ou trois rangées de point à l'aiguille. C'est un genre que nous avons admiré dans les magasins de la *Sublime Porte*, où se voient toujours les créations du meilleur goût et de la plus réelle élégance.

Il a passé dernièrement à Paris beaucoup de commerçants étrangers, qui, parmi les nombreux approvisionnements qu'ils ont faits des objets les plus en vogue et les plus utiles à la toilette des femmes, ont placé une magnifique collection de bas de Paris, et un assortiment non moins prodigieux encore des

souliers de la maison Caux¹, ce qui prouve combien le goût de la chaussure parisienne s'est exporté dans les contrées les plus lointaines. — Il en est de même de la célébrité de nos parfums et cosmétiques, — et la maison Foulon² a pu reconnaître, par les nombreuses commandes qui lui ont été faites en cette occasion, combien sa réputation s'est heureusement répandue. — Son *India-Water* pour les dents, — sa *Crème Amarillys* pour blanchir la peau, son eau de rose et son *Cold cream* si remarquable par sa perfection, ses délicieuses pommades à la violette, et beaucoup d'autres compositions, ont surtout été l'objet d'un choix qui atteste que ce qui est réellement bien est adopté dans tous les pays.

— Nous dirons la même chose à l'égard des corsets de M^{me} Clémançon³, qui s'expédient en ce moment, on peut dire, sur tous les points du monde. Il est vrai que la perfection et la variété de leur forme, l'habileté avec laquelle sont combinés tous les moyens de les faire aller à toutes les tailles, rendent de plus en plus leur usage facile et général aux femmes de tous les pays. Aussi en ce moment les ateliers de M^{me} Clémançon préparent-ils de nouvelles et grandes expéditions.

PLANCHES DE TRAVAUX ET PATRONS.

PREMIER CÔTÉ. — *Broderie*: Bonnet d'homme brodé en soutache. — Bonnet de baptême. — Col au plumetis. — Semés pour bonnet du matin. — Semés pour gilets d'homme. — Dessin broderie anglaise pour peignoir et jupon. — Encadrement de mouchoir. — Ecusson pour mouchoirs du matin. — *Crochet*: Couronne de feuilles de vigne pour coussin. Ce dessin peut aussi se faire au filet carré et se broder en reprises.

SECOND CÔTÉ. — Corsage châtelaine.

UN PARI.

Les bougies prêtes à finir, et les propos un peu bizarres et incohérents, annonçaient suffisamment que le petit souper auquel assistaient quelques-uns des élégants jeunes gens de l'aristocratie anglaise, était au moment de se terminer. Les Anglais n'ont pas toujours dans les desserts prolongés des conversations d'une gaieté folle; aussi le spleen et le suicide étaient-ils le sujet de la conversation, quand le marquis

¹ Boulevard des Italiens, 11. — ² Rue St-Honoré, 372.

— ³ Rue du Port-Mahon, 8.

¹ Rue de la Paix, 26. — ² Passage des Panoramas, 17.

de Montsaran, gentilhomme français de vieille souche, que les jeunes lords avaient jugé digne, par sa fortune et ses parchemins, de figurer au milieu d'eux, voulant changer le sujet de la conversation, et préférant d'ailleurs une querelle à ces lugubres facéties, s'écria tout à coup :

— Dites-moi un peu, je vous prie, lord Meinthen, notre cher hôte, pourquoi vous ne vous êtes pas marié, ainsi que vous nous aviez dit devoir le faire quand vous avez quitté Paris? était-ce donc un prétexte pour vous en aller? et notre société vous paraissait-elle si peu agréable, que vous avez mieux aimé faire un mensonge que rester avec nous?

Lord Meinthen pâlit étrangement en entendant ces paroles; mais ayant repris promptement sa présence d'esprit à l'aide d'un grand verre de vin d'Espagne :

— Non, cher marquis, non, ma parole n'était pas fausse, répondit-il : je vous ai quitté pour revenir ici au bout d'une année de séjour en France, à l'intention d'épouser lady Emma Sutlhey, ainsi que cela avait été arrêté entre nous lors de mon départ pour le continent. Mais, ajouta-t-il en cherchant à conserver son air d'indifférence, il en est dans notre belle Angleterre comme chez vous, « souvent femme varie, » et...

— Parbleu ! ce n'est pas une raison pour rester dans le célibat ce que vous me contez là, mylord, reprit vivement le jeune marquis, dont le vin commençait très-fort à troubler la cervelle : vous deviez vous marier pour nous tenir parole; la femme n'était pas le point important, mais tenir votre promesse....

— Me croyez-vous donc engagé d'honneur envers vous, marquis? demanda gravement lord Meinthen, aussi peu de sang-froid que le jeune Français.

— Si complètement engagé, que si vous ne me tenez pas parole dans les vingt-quatre heures, je me croirai forcé de me couper la gorge avec vous, me tenant pour très-gravement insulté.

— Eh bien, marquis, comme je tiens à votre considération et à votre amitié, et que vous savez assez qu'un duel ne me fait pas peur, pour que je ne sois pas obligé de prendre ce dernier parti, je serai marié

dans vingt-quatre heures, ainsi que vous le désirez.

— Vous avez donc déjà fait un choix, mylord? demandèrent avec curiosité les convives.

— Non, répondit lord Meinthen avec un sang-froid tout britannique, mais il ne manque pas de filles à marier dans notre ville de Londres, et je demanderai en mariage la première que je verrai.

— Vous faites là une plaisanterie, et c'est tout, s'écria le marquis.

— Je m'engage d'honneur à remplir cette promesse, répliqua le jeune lord en offrant sa main comme gage à M. de Montsaran.

— Et moi, je parie cent mille livres que vous reculerez, mylord, dit à son tour lord Burdey.

— Je tiens votre pari, lord Georges; et pour que vous jugiez vous-même que je le gagne loyalement, nous ne nous quitterons pas de vingt-quatre heures, et vous serez tout porté comme premier témoin de mon mariage.

Les choses furent réglées ainsi; lord Burdey s'installa dans l'hôtel de Meinthen, et les autres convives se retirèrent en se donnant rendez-vous dans vingt-quatre heures pour assister au mariage de leur ami.

Au bout de quelques heures de sommeil, le marquis se réveilla les idées parfaitement saines et fraîches, et avec son bon sens la mémoire lui revint aussi.

— Eh bien, se dit-il, j'ai fait une jolie chose en parlant mariage à lord Meinthen ! Il est capable de tenir parole... Mais puisque j'ai commis la faute, il faut que je la répare, s'exclama-t-il en se frappant le front comme si une idée venait d'y surgir, et aussitôt il se lève, s'habille promptement et sort.

Une heure s'était écoulée à peine quand le jeune marquis, très-mystérieusement enveloppé d'un immense manteau, arriva dans l'hôtel si bruyant et si animé la veille, et maintenant plongé dans l'obscurité et le silence.

— Mylord dort encore, dit l'honnête Jonhson, intendant de lord Meinthen, vieux serviteur qui avait vu naître le jeune lord, et qui l'aimait de toute la tendresse d'un père.



2483.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Coiffure de M^{me} Dufay. Robe de M^{me} Daigle. Velours de chez Torré Delisle.
 Fourrure de Gen. Gants Mayer. Parfums Guerlain.*

Messrs. S. & J. Fuller, 54, Rathbone Pl. London.

Ayuntamiento de Madrid



— Eh bien, tant mieux, mon bon Johnson, fit le marquis avec un soupir d'allègement : nous avons ainsi le temps de causer et de prendre nos mesures. Il s'agit d'empêcher votre maître de sortir durant vingt-quatre heures, et pendant le même temps de prendre garde qu'aucune femme ne puisse approcher de lui.

Johnson regarda le marquis avec surprise, et celui-ci, pour faire comprendre à l'honnête intendant combien était important ce conseil, lui raconta le pari absurde des deux jeunes lords.

Que Dieu nous protège ! s'écria le bon Johnson en élevant les yeux vers le ciel. Mais, continua-t-il avec l'air d'une détermination prise, vous pouvez être tranquille, monsieur le marquis : dût mon maître me chasser pour jamais, il ne pourra pas, je vous le promets, sortir de son hôtel ni y recevoir personne que ce délai fatal ne soit passé.

Et pour mettre à exécution son plan de campagne, Johnson appela tous les domestiques de mylord, les envoya, au nom de son maître, pour remplir des commissions différentes, mais toutes fort éloignées ; les chevaux et les équipages furent expédiés à la campagne ; le valet de chambre lui-même crut que son maître était parti pendant la nuit, et, ayant emballé une partie de la garde-robe, il se mit en route aussitôt pour le château de Meinthen, où l'intendant lui assura que mylord était allé.

Après toutes ces ruses et ces expédients, qui amusèrent si fort le marquis qu'il voulut rester pour en être le spectateur, le brave Johnson revint triomphant, apportant à M. de Montsaran l'énorme clé qui fermait l'entrée de l'hôtel.

— Voilà mylord bien gardé, dit-il en s'es-suyant le front. Il va crier, appeler, sonner, se fâcher même, très-certainement ; mais tout cela en vain. Ses habits sont emportés, les équipages partis, tous ses gens éloignés : que pourra-t-il faire contre cela ? se mettre en colère, voilà tout ; et il vaut mieux une violente fureur qu'un sot mariage ; l'on se guérit bien plus facilement de l'une que de l'autre.

Pendant que Johnson parlait encore, un bruit effroyable de sonnettes se fit entendre.

— Hélas ! c'est déjà l'orage qui com-

mence, fit le pauvre intendant en perdant toute sa philosophie et commençant à trembler de tous ses membres : Dieu nous garde !....

— Je me charge du premier choc, dit en riant le marquis. Allons, rassurez-vous, Johnson ; Dieu vous protégera, puisque vous n'avez eu en vue que l'honneur de votre maître.

Et en parlant ainsi, le marquis quitta le bon intendant et entra dans la chambre de mylord.

— C'est donc vous, enfin, John ! Et me direz-vous, monsieur le drôle, ce qui vous a si long-temps empêché de venir ? s'écria lord Meinthen, croyant parler à son valet de chambre.

— Ce n'est pas John, mylord, mais votre serviteur, répondit le jeune Français après avoir ouvert les volets, et tendant la main à lord Meinthen, pendant que lord Georges, couché sur un lit de repos, se frottait les yeux avec la plus grande surprise.

— C'est vous, cher marquis ? Et où est donc mon valet de chambre ? demanda le maître du logis sans pouvoir cacher son étonnement.

— Au diable, sans doute, mylord, ainsi que tout le reste de vos gens, car je n'ai rencontré dans votre hôtel que votre pauvre intendant, qui ne sait comment s'expliquer cette fuite générale.

Lord Meinthen sonna alors pour appeler Johnson ; celui-ci, qui, sans doute, se tenait près de la porte pour connaître l'appui qu'il pouvait attendre du marquis, entra aussitôt.

— Que demande sa seigneurie ? fit-il en saluant avec respect.

— Il est donc vrai, Johnson, que tous mes gens ont quitté l'hôtel ? demanda-t-il aussitôt.

— Trop vrai, mylord, répondit le brave homme en saluant plus respectueusement encore.

— Et pourquoi cela ? le savez-vous, Johnson ?

— Dieu le sait, répondit d'une manière évasive le pauvre intendant en levant les yeux au ciel.

— C'est bien, aidez-moi à me lever, et donnez tous vos soins à mon hôte, fit très-négativement lord Meinthen en passant

sa robe de chambre et désignant lord Burdey.

Comme le bon Johnson était ainsi occupé à aider son maître, la porte s'ouvrit tout à coup, et une grande fille, la figure entièrement enveloppée d'un fichu pour couvrir une énorme fluxion, entra en criant :

— Maître Johnson !... maître Johnson !... où êtes-vous donc ? Voici une heure que je vous cherche et que je me suis perdue dans l'hôtel...

A cette vue, lord Meinthen tomba de saisissement sur un fauteuil placé derrière lui ; lord Georges se frotta le menton avec joie, espérant gagner son pari ; le marquis dissimula avec adresse un sourire qui semblait lui échapper malgré lui, et le bon Johnson, perdant complètement la tête, et voulant mettre la jeune fille à la porte, la prit par les épaules, et la força d'entrer dans une armoire ouverte devant lui, armoire dont il ferma le battant, et, se plaçant devant, sembla vouloir défendre cette place au prix de sa vie.

Lord Meinthen fut le premier à reprendre son sang-froid ; car revenant gravement vers la porte de l'armoire, il en éloigna avec autorité le brave intendant ; et faisant sortir la pauvre fille, qui, toute tremblante, cachait sa tête entre ses mains :

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il, et que faites-vous ici ?

— Je suis Annah, une des filles de cuisine de l'hôtel, mylord, répondit la prisonnière d'une voix basse et à peine intelligible, et je me suis perdue en cherchant Johnson.

Lord Meinthen laissa un soupir s'échapper de son cœur ; mais reprenant aussitôt courage :

— Vous serez aujourd'hui ma femme, Annah, dit-il ; j'ai donné ma parole de gentilhomme, et je la tiendrai. Vous voyez combien m'est cher mon honneur, soyez digne que je vous le confie.

Le pauvre Johnson et lord Burdey lui-même voulurent s'opposer à ce qu'ils regardaient comme une folie, mais lord Meinthen fut invariable dans sa résolution.

— Je vous demande seulement une heure pour mettre ordre à mes affaires, messieurs,

dit-il ; car vous comprenez qu'aussitôt mon mariage je quitterai l'Angleterre.

Et il leur fit un signe d'adieu.

Resté seul, lord Meinthein renonça à son courage factice, et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, une larme silencieuse glissa doucement le long de sa joue.

Il demeura ainsi quelques instants sans parler ; puis, sortant un médaillon de sa poche, il le couvrit de baisers et de larmes.

— Adieu Emma, dit-il, adieu chère espérance, doux rêve de bonheur, je m'engage pour toujours... Et pourtant une voix bien chère retentit dans mon cœur pour me rappeler notre amour. Oh ! pourquoi l'avez-vous oublié, vous qui sembliez si pure?... Adieu, Emma... adieu.

Un triste soupir qui retentit près de lui sortit aussitôt lord Meinthen de sa préoccupation et de ses rêveries. Il leva la tête alors pour gronder l'indiscret, et reste surpris en ne voyant personne.

— Mon imagination m'a trompé sans doute, se dit-il, mais chassons ces souvenirs, éloignons ces regrets ; il est trop tard, hélas !...

Et pour se distraire, le jeune lord voulut ouvrir la fenêtre et ordonner tous les préparatifs du départ ; mais il recula de mécontentement et de surprise en trouvant derrière le rideau de la fenêtre Annah, sa fiancée.

— Eloignez-vous, malheureuse ! s'écria-t-il avec colère ; et en parlant ainsi il l'entraînait vivement par le bras. Tout à coup il la regarde, jette un cri terrible, et cachant sa tête dans ses mains avec terreur :

— Je suis fou, mon Dieu ! s'exclamait-il ; oh ! oui, je suis fou. Cette image trop chère se montre toujours devant mes yeux, me poursuit sans cesse... Emma...

Une douce voix l'interrompit aussitôt :

— Pardonnez-moi, mylord, disait-elle, je ne voulais pas pousser plus loin cette ruse, inventée par votre ami pour vous sauver de vous-même ; mais je voulais vous voir, et vous dire que je suis calomniée, non coupable.

Lord Meinthein semblait suivre avec anxiété toutes ces paroles, comme s'il craignait qu'elles ne fussent qu'un songe.

— Oh ! parlez-moi encore, dit-il, parlez-moi toujours... Dites moi que je suis in-

juste, et je vous croirai... je serai si heureux ainsi !

— Et pourquoi avez-vous refusé toute explication, mylord ? demanda lady Emma ; car on l'a reconnue, c'était elle...

Pourquoi avez-vous rejeté mes lettres sans les lire, éloigné mes amis sans les écouter ? Ingrat ! que de chagrins vous nous eussiez épargnés à tous deux !

Pendant qu'elle parlait ainsi, son heureux amour, à genoux devant elle, couvrait ses mains de baisers et oubliait le monde. Un joyeux éclat de rire le rappela à lui-même.

— Bien joué, n'est-ce pas, mylord ? s'écria le marquis ; votre folie aurait pu vous coûter cher ; heureusement vous avez la France pour alliée... Mais partons, l'heure est écoulée, et je ne pense pas que vous vous refusiez à tenir votre pari ?

C^{mo} DE B.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. DE NOAILLES

Il en est des quarante immortels de l'Académie comme de ces anciens rois de France dont on saluait l'avènement par ce cri d'enthousiasme : Le roi est mort, vive le roi ! — Un immortel est mort, vive un autre immortel ! — M. de Chateaubriand n'est plus, vive M. de Noailles ! — Et c'était jeudi dernier que l'Académie Française recevait dans une séance solennelle le nouvel élu, — le successeur du poète des *Natchez*.

Jamais, depuis bien longtemps, réunion plus élégante n'avait envahi la salle du palais des Quatre-Nations, et dans les tribunes et l'amphithéâtre, l'élite des plus jolies marquises et baronnes était venue ajouter au plaisir de cette réunion littéraire, le charme de leur élégance fine et distinguée. Si bien qu'en regardant d'un peu haut cet hémicycle, ces chapeaux de soie rose et blanche, — on eût dit un de ces gigantesques bouquets montés, tout parsemés de roses et d'héliotropes. — Les immortels, avec leur habit vert, encadrant ce tableau, semblaient les feuilles, un peu fanées il est vrai, de ce bouquet parfumé.

En fait d'académiciens, on voyait, pour la première fois depuis deux ans, M. Guizot, qui rentrait dans cette enceinte d'où les événements politiques l'avaient momentanément exilé ; M. Pasquier, M. de Salvandy, M. Thiers, M. de Villemain, M. Cousin, et toutes les hautes intelligences politiques et littéraires, réunies sur le terrain neutre et calme de la littérature.

A une heure et demie précise, le récipiendaire est entré dans l'hémicycle, tenant à la main un immense rouleau de papier.

C'est un usage établi, comme on le sait, que tout académicien à son entrée, doit prononcer l'éloge de celui auquel il succède. Voltaire nous a donné la formule de tous ces discours académiques. Le récipiendaire assure que son prédécesseur était un grand homme ; le directeur lui répond la même chose, et ajoute que le récipiendaire pourrait bien être aussi une espèce de grand homme. — Cette formule varie, il est vrai, dans une dimension d'une vingtaine de feuillets ; mais quant au fond, c'est toujours le même. L'éloge académique est un moule, une tradition inflexible sous laquelle il faut se courber, rien n'étant plus difficile à renverser qu'un préjugé ou qu'un éloge académique. — Cette solennité, dans laquelle le récipiendaire, après avoir encensé toute l'assemblée, finit par être encensé lui-même, viendra toujours réveiller agréablement de leur doux sommeil les heureux immortels, — car de tous les parfums, l'encens est celui dont on se dégoûte le plus difficilement.

L'Académie est inexorable là-dessus. Piron ayant été un jour sur le point d'être nommé, fut averti de se tenir prêt par le secrétaire qui devait répondre au discours du récipiendaire. — Mon discours est tout fait, dit Piron, et le vôtre aussi. — Comment cela ? — Je me lèverai, j'ôterai mon chapeau, je dirai : Messieurs, je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait de m'admettre. Vous vous lèverez, vous ôterez votre chapeau, et vous répondrez : Monsieur, cela n'en vaut pas la peine. Et Piron ne fut pas reçu dans le cercle immortel. — Et Racan, lui aussi, voulut se révolter. Il se présenta avec un chiffon de papier tout déchiré dans ses mains. — Messieurs, leur

dit-il, je vous apportais ma harangue; mais une grande levrette l'a toute mâchonnée. La voilà; tirez-en ce que vous pourrez, car je ne la sais pas par cœur, et je n'en ai pas de nouvelles. Mais l'Académie crut voir dans cette plaisanterie une atteinte à sa gravité, et Racan reçut du président une forte réprimande.

M. de Noailles, qui succédait à M. de Chateaubriand, a donc bravement abordé le péril; car c'en était un grand de faire dignement l'éloge de cet homme étonnant, de ce chevalier errant de plage en plage, de patrie en patrie, de ce poète nomade, dont la vie ballottée et aventureuse ne fut qu'un long voyage, tantôt au milieu des savanes de l'Amérique, tantôt dans les montagnes de la Palestine, de ce dernier reste de la gentilhommerie française, qui, fidèle à son serment et à son roi, considérait comme un devoir et comme un honneur de se faire tuer pour lui.

Oh! oui, c'était une lourde tâche, que d'aller soulever ce géant étendu dans son linceul, que d'essayer de le faire revivre à l'esprit pour un instant. Il eût fallu pour cela un homme plus poète encore que M. de Lamartine, plus véhément que M. Hugo. — Les hommes de la taille de M. de Chateaubriand sont de ces colosses tellement imposants, tellement grands, qu'ils ne servent qu'à faire paraître encore plus petits les hommes qui dans un éloge ou dans une critique essayent de se mesurer avec eux.

Mais, au fait, M. de Noailles est gentilhomme; M. de Noailles est bien quelque peu littérateur; il a bien produit un ouvrage sur M^{me} de Maintenon; mais avant tout, il est gentilhomme, il est duc, et l'Académie, qui a toujours tenu à avoir dans son sein un grand seigneur, qui s'est toujours tenue pour honorée d'avoir compté parmi les siens, le maréchal de Richelieu et le cardinal de Rohan, l'Académie a, en 1849, au moment

où toutes les célébrités nobiliaires s'en vont s'éteignant ou couvrant leurs blasons, l'Académie a voulu avoir au milieu d'elle un duc, un gentilhomme de vieille roche, un de ces anciens seigneurs à seize quartiers, auxquels seuls le grand roi permettait de monter dans ses carrosses.

L'Académie a voulu avoir un homme d'état et un grand seigneur, elle a eu par dessus le marché, la chance d'avoir trouvé un homme de goût, de cœur, d'esprit, d'érudition.

Le fauteuil de M. de Noailles est celui qui fut occupé jadis par

MM. J. Arbaud de Porchères, Olivier Patru, Potier de Novion, P. Gorbau du Bois, Ch. Boileau, Gaspard Abeille, N. H. Montgault, Ch. Duclos, N. Beauzée, J. J. Barthélemy, M. J. Chénier, et enfin par M. de Chateaubriand.

D***.

A ce Numéro est jointe la planche 2483.

FOULON, parfumeur breveté, rue Saint-Honoré, 372, à Paris. CRÈME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle répare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CRÈME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires; réservant les palmes et ravivant les couleurs passées; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.